

LA VIEILLE GARDE

On est naturellement curieux de savoir en quels éléments individuels l'Empereur Napoléon 1er fonda ce beau corps de la Garde. J'ai entre les mains le journal inédit de mon grand-père, Jean-Baptiste-Auguste-Barrès, qui nous donne des détails importants sur son entrée aux vélites. Voici les premières pages de ce manuscrit intitulé :

"Itinéraire d'un soldat devenu officier supérieur, ou tableau succinct des journées de marche et de séjour dans les villes de garnison et de passage, dans les camps et les cantonnements, tant en France qu'en Allemagne, en Pologne, en Prusse, en Italie, en Espagne et en Portugal..."

* *

EXTRAIT DES SOUVENIRS D'UN VÉLITE DE LA GARDE IMPÉRIALE

"Un arrêté des consuls du 25 mars 1804 (50 ventôse an XII) créa un corps de vélites pour faire partie de la Garde consulaire et être attaché aux chasseurs et grenadiers à pied de cette troupe d'élite. Deux bataillons, de huit cents hommes chacun, devaient être formés, l'un à Ecouen, sous le nom de *chasseurs-vélites*, et l'autre à Fontainebleau, sous le nom de *grenadiers-vélites*. Pour y être admis, il fallait posséder quelque instruction, appartenir à une famille honorable, avoir cinq pieds deux pouces au moins, être âgé de moins de vingt ans et payer deux cents francs de pension. Les promesses d'avancement étaient peu séduisantes ; mais les personnes qui connaissaient l'esprit du gouvernement d'alors, les goûts de la guerre chez le chef de l'Etat, le désir qu'avait le premier consul de rallier toutes les opinions et de s'attacher toutes les familles, pensèrent que c'était une pépinière d'officiers qu'il voulait créer sous ce nom nouveau emprunté aux Romains.

"Dans les premiers jours d'avril, mon frère aîné, secrétaire général de la préfecture du département de la Haute-Loire, mort vicaire général de l'archevêque de Bordeaux, en 1837, vint dans la famille pour proposer à mon père de me faire entrer dans ce corps privilégié, sur lequel il fondait de grandes espérances d'avenir.

"L'idée de voir Paris, de connaître la France et peut-être les pays étrangers, me fit accepter tout de suite la proposition qui m'était faite. Je ne songeais pas d'abord aux difficultés ; mais, en les pesant plus mûrement, je me décidai sans peine à confirmer ma résolution spontanée, malgré tous les efforts de mes parents pour me dissuader.

"J'avais alors près de vingt ans, je jouissais d'une bonne santé et n'avais aucune infirmité à faire valoir, pour me tirer, dans quelques mois, de la conscription. Pris par elle, j'aurais été jeté simple soldat dans un régiment où je n'aurais trouvé ni les chances d'avancement, ni le bien-être qu'un corps d'élite fait espérer à ceux qui y sont admis. En supposant que le hasard m'eût favorisé d'un bon numéro, ma position n'eût été guère meilleure. Je n'avais pas encore d'état ni d'emploi à remplir ; mon instruction comme, celle de tous les jeunes gens de mon époque, nés dans les petites villes et de parents peu fortunés, était peu propre à me faire espérer un avenir passable. Toutes ces considérations, et beaucoup d'autres, me déterminèrent à entrer avec plaisir dans la voie qui m'était ouverte, au risque de m'en repentir plus tard, si le goût des armes me passait. D'ailleurs, à cet âge, tout est beau, et l'horizon n'a point de bornes. Plus âgé, ou doué de plus d'expérience, j'aurais peut-être vu les choses sous un aspect moins séduisant ; mais, dans ce moment, je ne vis que le présent : je le trouvais charmant, il m'aurait beaucoup coûté de le sacrifier à des considérations plus prudentes. Ma vocation ou ma destinée m'appelaient à la défense de la patrie : j'y courus avec plaisir.

"Le 18 mai (28 floréal), le jour même que Napoléon Bonaparte, premier consul, fut proclamé et salué empereur des Français, le ministre de la guerre, Alexandre



Récits de batailles

Berthier, signait l'admission aux vélites des vingt-cinq jeunes gens du département qui s'étaient présentés pour y entrer.

"Le 20 juin, je me rendis au Puy pour recevoir ma lettre de service et passer la revue du départ. Celui-ci était fixé au 25.

"Je quittai Le Puy, avec un jour d'avance, le 24, pour voir encore une fois, à Blesle, mes bons parents et leur faire mes adieux. Je restai dans ma famille jusqu'au 27. Les derniers moments furent douloureux et déchirants pour mon excellente et bien-aimée mère. Mon père, moins démonstratif et plus raisonnable, montra plus de fermeté et de sang-froid, pour ne pas trop exciter mes regrets. Je partis au galop pour cacher mes chagrins. Cette triste séparation m'avait brisé l'âme.

"Quelques heures après, j'étais à Isidore, où je trouvais mes compagnons de voyage, mes futurs camarades de giberne. Je me mis aussitôt sous les ordres du premier chef que ma nouvelle carrière me donnait. C'était un lieutenant du 21^e régiment d'infanterie légère, Corse de naissance, un des braves de l'expédition d'Egypte, très original, peu instruit. Il s'appelait Paravagna. Ce n'était pas une petite mission de conduire à Paris vingt-cinq jeunes têtes passablement indépendantes, et n'ayant encore aucun sentiment des devoirs que nous imposait notre position de recrues. Il était secondé par un sergent qu'on n'écoutait pas.

"Le 28, nous arrivâmes à Clermont. Nous fûmes conduits chez le sous-inspecteur aux revues, pour lui être présentés. Il nous compta de sa fenêtre, ce qui nous déplut fort et lui attira de notre part quelques bons sarcasmes. Toute la journée fut employée à visiter la ville et les environs. Le demi-cercle des monts dont la ville occupe le centre, et dont le Puy de Dôme est le roi, offre le coup d'œil le plus curieux. C'est sur cette montagne, en forme de pain de sucre et haute de près de huit cents toises, que la première expérience de la pesanteur de l'air fut faite sur la demande du fameux Blaise Pascal, dont on voit la maison à une très petite distance de Clermont.

"Le 30 nous passâmes à Aigueperse, et nous fîmes halte à Riom. Le 1^{er} juillet à Saint-Pourçain, petite ville sur la Sioule, et le 2 à Moulins. Avant d'arriver à cette ville, nous fûmes foudroyés par un orage épouvantable, qui nous effraya par la masse d'eau qu'il jeta

sur nous. Je ne conserve le souvenir de cette désagréable journée que parce que tout notre petit bagage fut inondé et entièrement abîmé.

"Notre journée du 3 fut employée à visiter les curiosités de la ville, qui est percée de rues droites, propres et bien entretenues ; mais la plupart des maisons, construites en briques, ont un aspect sombre et triste. Il y a une petite salle de spectacle où je vis représenter avec plaisir *Euphrosine et Coradine*, musique de Méhul.

"Le 4, à Saint-Pierre-le-Moutiers, petite ville du département de la Nièvre.

"Le 5, à Nevers, qui se déploie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline baignée par la Nièvre.

"Les dépenses assez considérables que nous faisions dans ces petites journées de marche nous engagèrent à prendre des voitures pour arriver plus tôt à Paris. Le lieutenant s'y opposa longtemps. Il nous menaça de nous faire arrêter par la gendarmerie si nous nous permettions de partir sans lui. On se moqua de sa personne et de ses menaces. Cependant, après de longues discussions, on s'arrangea, en payant pour lui et le sergent. Ce dernier y perdait le pain de munition qu'on lui laissait, et M. Paravagna quelques bons diners qu'on lui payait. Les concessions une fois faites de part et d'autre, nous montâmes en voitures, c'est-à-dire en pataches, quatre dans chaque, et nous partîmes fort satisfaits, quoique cahotés, moulus et le corps brisé de fatigue dans ces véhicules barbares suspendus sur les essieux.

"Nous passâmes successivement à Pougy, La Charité-sur-Loire, Pouilly, Cosne, Briare, Montargis. Nous arrivâmes le 6 au soir à Nemours, et nous couchâmes. C'était bien nécessaire, car nous avions les os brisés et le corps tout confus. Dans ce trajet de quarante heures de poste, il m'arriva un accident qui aurait bien pu m'arrêter dès les premiers jours de mon entrée dans la carrière militaire. Après avoir gravi une côte à pied, je voulus monter dans ma patache sans la faire arrêter. Trompé par un lambeau de tapisserie qui se trouvait entre la croupe du cheval et le devant de la voiture, j'appuyai ma main dessus et tombai rudement sur la route. Par bonheur aucun de mes membres ne se trouva sur le passage des roues. J'en fus quitte pour des contusions et les plaies santeries de mes camarades.